

conversation, Mme Caro était âgée de cinquante-sept ans.

On lit dans le *Journal officiel* d'hier, au milieu de la liste des nouveaux décorés :

Mme Fauretié (Jeanne), en religion Sœur Candide, supérieure de l'hôpital d'Ormesson (Seine-et-Oise).

Le nouveau chevalier de la Légion d'honneur se présente sous la forme d'une petite femme vêtue de la robe noire et coiffée de la cornette blanche des Augustines.

Regardez-la ! Dans sa figure un peu pâle, vous ne verrez que deux yeux, deux diamants noirs qui brillent sous l'auvent de toile empesée, deux yeux dominateurs et fascinants, deux yeux faits pour le commandement et pour accompagner de leur éclair des ordres précis, rapides, formulés impérialement. C'est la Sœur Candide. C'est la femme énergique et douce qui mène cette grande œuvre des tuberculeux, victimes qu'on essaye d'arracher, et qu'on arrache souvent, au monstre terrible qui se nourrit de jeunes poulmons. C'est la Sœur Candide, qui, tranquillement, a placé sept millions de billets de loterie pour ses tuberculeux. C'est la Sœur Candide qui fait manœuvrer autour d'elle un véritable bureau de poste pour recevoir les souscriptions qui arrivent par milliers. C'est la Sœur Candide, qui ne contemple pas, mais qui agit. Ce n'est pas une femme. C'est un homme et un grand homme.

Voilà le nouveau chevalier de la Légion d'honneur.

Le ministère qui lui donne le ruban rouge est-il vraiment si sectaire qu'on le dit parmi les énergumènes ?

## Hors Paris

De Monte-Carlo :

« Le « tea-room » de l'hôtel de Paris est le rendez-vous quotidien de toutes les élégances : chaque jour, entre quatre et six heures, la plus haute société mondaine y vient, comme on va au Bois, pour s'y rencontrer, y échanger les nouvelles et les potins, avec aux regards le magnifique décor des montagnes lointaines et le pittoresque mouvement de la place du Casino. Aperçu aux petites tables fleuries :

» S. A. I. le grand-duc Nicolas, entouré des princesses de la famille impériale de Russie en déplacement sur le Littoral ; LL. AA. II. l'archiduc Othon et l'archiduc Ferdinand d'Autriche ; vicomte et vicomtesse René Vigier, prince et princesse Tenicheff, baron et baronne de Meyer, comte et comtesse de Pourtalès, etc. »

## Nouvelles à la Main

Au cours de sa promenade dans un quartier éloigné, M. Bonasson passe devant une pâtisserie où il se rappelle avoir acheté un excellent baba, sept ou huit ans auparavant.

Désireux de se régaler de nouveau, il entre et dit à la dame du comptoir :

— Je voudrais un autre baba !

Un jeune auteur a été introduit dans un salon académique où l'on a fait de son talent, de ses œuvres un éloge trop excessif pour n'être pas un peu ironique.

— Tu penses si j'ai bu du lait ! racontait-il le lendemain à un ami.

Celui-ci, en Parisien sceptique :

— Prends garde ! Il y a tant de lait alsifié !

Le Masque de Fer.

# VERDI

Il y a — n'est-il pas vrai ? — comme un appel de clairon, comme un roulement de tambour dans ces deux syllabes brèves, nettes, rudes, tranchantes et métalliques qui se heurtent et étincellent ainsi que des lames de sabre : Verdi ! nom de soldat indiscipliné, de libre tirailleur, dont la résonnance batailleuse se mêle en ce moment au glas douloureux des cloches de deuil.

L'auteur de *la Traviata*, de *Rigoletto*, de *Falstaff* est mort.

On raconte que, tout enfant — il vint au monde en 1813. — Verdi faillit être tué par les fusillades de l'invasion autrichienne et russe, et que sa mère, une humble aubergiste du petit village de Roncole, où l'on se battait alors furieusement, dut l'emporter en ses bras, sous les balles sifflantes, et se réfugier avec lui au fond de l'église, tandis que, dans les rues, la lutte grandissait, meurtrière, sauvage.

Faut-il penser que l'inoubliable spectacle de cette tragédie donna à l'artiste, devenu homme, le goût des violences, des brutalités qui marquent chaque page de son œuvre, et devons-nous attribuer au souvenir qu'il en garda l'ardeur combative dont il fit preuve du commencement à la fin de sa longue et glorieuse carrière ?

Tout gamin, il se prend d'affection et d'admiration pour un pauvre racleur de violon, méchant nomade rencontré sur les routes. Vite, il se présente aux examens du Conservatoire de Milan, on ne l'admet pas, lui déclarant qu'il ne possède aucune aptitude pour la musique. — L'ironie a voulu que ce Conservatoire s'appelât plus tard : Conservatoire Giuseppe Verdi. — Sur de soi, il cherche d'autres maîtres, les trouve, se crée tant bien que mal un vocabulaire prévisoire et, sans attendre, écrit ses premiers opéras qui restent comme l'affirmation très audacieuse de son tempérament.

Des le début, en effet, dès *Nabucco* et

*I Lombardi*, se manifestent, avec une surprenante netteté cette fougue irrésistible, ce sens prodigieux du mouvement, ce don de vie, cette hardiesse à s'emparer du public, qui, terrifiant et culbutant les tranquilles compositeurs d'alors, ouvrirent à Verdi les portes du théâtre où il entra par la force, comme on pénètre dans une citadelle conquise, et où il régna, victorieux, pendant plus d'un demi-siècle.

Ces qualités, il faut bien le dire, sont d'abord à ce point excessives chez Verdi qu'en ses premiers ouvrages elles tiennent presque complètement lieu de musique. Dans les quatorze ou quinze partitions qui précèdent *Rigoletto*, la trivialité des rythmes, l'allure populacière des mélodies, le tumulte creux de l'orchestre fournissent les indiscutables témoignages de cette insouciance totale de l'art. Si l'on veut s'en rendre compte, qu'on lise *Oberto*, *Nabucco*, *Ernani*, *I Lombardi* ou *Jérusalem*, *Ernani*, *Dieu Foscari*, *Giovanna d'Arco*, *Alzira*, *Attila*, *Macbeth*, *I Masnadieri*, *Il Corsaro*, *la Battaglia di Legnano*, *Luisa Miller*, *Stiffelio*, et l'on reconnaîtra de bonne grâce que la dévorante fièvre de production qui, en moins de douze ans, fit écrire ces œuvres si grossièrement charpentées, célèbres jadis et tombées aujourd'hui dans l'oubli, ne révélait autre chose qu'un dramaturge d'extraordinaire puissance.

Mais ces qualités, qualités supérieures de race, ne s'aboliront point lorsque le dramaturge se préoccupera de devenir un musicien. La transformation du style qui s'indique dans *Rigoletto*, *Il Trovatore*, *la Traviata*, *Un Ballo in Maschera*, *Simone Boccanegra*, *la Forza del Destino* et qui, en une sorte d'éblouissement instrumental et vocal, s'affirme dans *Falstaff*, ne dénationalisera pas, ne désarmera pas l'auteur d'*Ernani* et de *Macbeth*. Aussi bien dans les ouvrages de maturité, comme *Aida*, *Otello* et le théâtral *Requiem*, que dans la dernière œuvre, véritablement stupéfiante et par sa délicatesse d'inspiration et par sa liberté de forme et par sa polyphonie très subtile, Verdi demeurera Italien d'esprit et d'âme et, vieux soldat héroïque, gardera, pour combattre, sa vaillance farouche des jeunes années.

\*\*\*

Cette conversion de Verdi aux croyances nouvelles est, à coup sûr, un des plus hauts, des plus nobles exemples qu'un artiste ait jamais offerts. Songez que quand elle se produisit, le néophyte vivait déjà en plein rayonnement de gloire. Il dictait ses volontés aux souverains des quatre coins du monde et on le considérait comme le maître absolu du théâtre lyrique. Il était à ce point célèbre, universellement, que de tous pays on le suppliait d'apporter l'éclat de son nom aux grandes fêtes nationales et internationales. Ce nom qui, en Italie, servait de cri de ralliement politique — Viva VERDI signifiant, par abréviation, Viva Vittorio-Emmanuele, Re D'Italia — s'imposait ailleurs avec la même ténacité envahissante. Lors de notre Exposition de 1855, pour ne citer qu'un fait, ce ne fut pas au compositeur français en vogue que l'on commanda l'ouvrage dont l'Opéra, espérait-on, devait tirer fortune, mais bien à Verdi, le seul musicien qui existât, semblait-il à la foule. Et malgré le peu de succès des *Vêpres siciliennes*, spécialement écrites à cette intention, dès qu'arriva la grande année 1867, on s'adressa encore à Verdi qui, cette fois, nous donna *Don Carlos*.

Quelle énergie, quelle intelligence, quelle probité d'art il a fallu alors à cet homme ! Arrivé presque au seuil de la vieillesse, roi victorieux de la scène, il ne consent pas à mettre bas les armes, à s'immobiliser dans l'apothéose, à barrer la route aux jeunes idées en leur opposant la lourde masse de ses vingt-cinq partitions, solide et dangereuse barricade. Loin de résister au mouvement moderne, comme tant d'autres, hélas ! qui périrent à ce jeu, il en reconnaît, d'un coup de génie, la splendide nécessité et, très généreusement, très impérieusement, réclame le droit, l'honneur d'y prendre part. Mais, pour cela, son éducation devra être refaite de fond en comble. Il la refera. Des batailles devront être livrées qui, si elles sont perdues, porteront préjudice à l'œuvre ancienne. Il les livra et les gagna, et fornicifera ainsi l'œuvre totale par ce bel élan d'enthousiasme, de bravoure et d'honnêteté qui assure à la mémoire de Verdi long respect, durable admiration.

\*\*\*

Ceux qui n'ont pas vu la ville de Milan au soir de la première représentation d'un des derniers ouvrages de Verdi ne peuvent imaginer la façon étonnante, folle, dont se manifestait, du vivant du maître, ce respect, cette admiration. Des milliers et des milliers de personnes se bousculant, de huit heures à minuit, devant le théâtre de la Scala, attendant les nouvelles, que, de temps en temps, on leur crié du balcon, nouvelles d'invariable succès aussitôt accueillies par des hurrahs, les rues illuminées, débordant de monde comme aux jours de joie des fêtes nationales, toute la population groupée là, les camelots vendant à la foule des médailles commémoratives, des bijoux, des objets de dévotion et de superstition fabriqués à la gloire du dieu, les places encombrées d'arcs de triomphe, payoises de drapeaux et d'oriflammes. Nul souverain ne connut jamais, je l'affirme, pareilles effusions affectueuses, pareilles pompes apothéotiques. Et dans la salle, bondée de spectateurs accourus de tous les pays, quel enthousiasme délirant, quelles furieuses acclamations, quels tonnerres de bravos ! Les femmes, debout en leurs loges, hurlant, vociférant plus fort que les hommes, agitant des mouchoirs, envoyant des baisers au vieux

batailleur qui, très calme, avec un sourire un peu sceptique, habitué à ces démonstrations, passe et repasse dix fois, vingt fois, trente fois de suite sur la scène, donnant la main à ses interprètes qu'il traîne après lui, processionnellement d'abord, et de plus en plus vite, pour en finir, les faisant passer et repasser sans cesse derrière la toile de fond, les ramenant toujours face au public, grappe humaine qui semble animée par le mouvement déjà vertigineux de laquelle interminable et galopante farandole...

Au lendemain de la victoire suprême de *Falstaff*, à laquelle j'assistai, je ne manquai pas d'aller rendre visite à Verdi que je trouvai campé, voyageur conquérant, en la vaste chambre d'un hôtel fleuri du haut en bas. Et, tout de suite, il me parla des jeunes musiciens français, de leurs espoirs qu'il approuvait, de leurs travaux qu'il connaissait. Sous l'épaisse broussaille des sourcils, ses yeux, ses extraordinaires yeux impératifs de voyant, brûlaient alors comme deux soleils, annonciateurs de gloires futures... En la tristesse que me causa la mort d'un tel homme, il me plaît de me ressouvenir aujourd'hui du froid matin d'hiver où, loin de notre Paris, je me réchauffai aux paroles de flamme du beau vieillard vaillant, ou un Verdi que je crois être le vrai, le Verdi soldat discipliné des nobles causes, libre tirailleur resté fidèle à l'esprit de sa race, m'apparut et me charma. Ce Verdi-là, on ne saurait trop l'honorer et il n'est pas un artiste, à quelque pays qu'il appartienne, qui ne jettera sur le cercueil du maître illustré la fleur de fraternité et de regret.

Alfred Bruneau.

## LES DERNIERS MOMENTS

(Par dépêche de notre correspondant particulier)

Milan, 27 janvier.

Verdi est mort ce matin, à deux heures cinquante, entouré des médecins Grocco, Caporali, Odescalchi, et de ses plus intimes amis. Aussitôt que la nouvelle de la catastrophe a été connue, une escouade de pompiers, en grand uniforme, est venue rendre les honneurs et occuper la porte de l'hôtel. Quelques minutes après le décès, les médecins ont lavé le corps, l'ont revêtu du frac et ont placé entre ses mains, croisées sur la poitrine, un crucifix en ébène. Le visage a été serré dans un linge afin d'éviter la déformation des traits. Une grande couronne de laurier a été posée au pied du lit, entre deux cierges. L'accès de la chambre est rigoureusement interdit.

Ce matin, à neuf heures, le sculpteur Secchi a moulé le masque du défunt. L'éditeur Ricordi et le docteur Campanari ont procédé à de minutieuses recherches dans le petit appartement qu'occupait le grand compositeur, dans l'espoir de trouver le testament. Leurs recherches ayant été vaines, ils ont expédié à Sant'Agata une personne de confiance, qui le trouvera sûrement.

Les visites officielles ont commencé vers onze heures. La première a été celle du préfet qui a remis à la nièce de Verdi un très beau télégramme du roi Victor-Emmanuel. Sont venus ensuite le syndic et la junte municipale, qui venaient de faire placarder sur tous les murs de la ville un manifeste exprimant avec grande éloquence quelle perte irréparable vient de faire l'art italien.

Le deuil des Italiens est grand et sincère. De toutes les villes d'Italie, de toutes les Sociétés artistiques arrivent par centaines des télégrammes de condoléance. De nombreux télégrammes arrivent aussi de l'étranger. Je citerai celui de M. Sonchon, au nom des auteurs français : « Je pleure votre Verdi, génie universel, enlevé à notre amour et à notre admiration. Je vous envoie la vive expression de ma profonde sympathie. »

Tous les théâtres de Milan resteront fermés, en signe de deuil, jusqu'au jour des funérailles.

La rue San-Giuseppe, qui longe le théâtre de la Scala, témoin des triomphes du grand compositeur, s'appellera désormais *via Verdi*. Tous les bureaux des administrations publiques, les magasins, le Dôme même, sont fermés et portent l'écriteau « pour deuil national ». Beaucoup de maisons particulières ont arboré le drapeau en berne.

Aujourd'hui, le Sénat, dont faisait partie Verdi, s'est réuni extraordinairement. Après quelques paroles émues du vice-président Cannizzaro, le président du Conseil, M. Saracco, a prononcé le discours de commémoration du grand citoyen et du grand artiste. Il a annoncé que les funérailles seraient faites aux frais de l'Etat.

Le célèbre romancier Fogazzaro a fait ensuite, dans une langue lyrique, l'éloge de « l'homme de génie dont la grandeur d'âme fut égale à celle de l'esprit ». Il a conclu par le vœu que le nouveau siècle soit le digne héritier de celui qui enfanta des hommes comme Verdi.

Une des dernières lettres de Verdi porte la date du 1<sup>er</sup> janvier et fut adressée à son ami de Amicis. Le grand compositeur, parlant de sa santé, y dit : « Bien que les médecins prétendent que je ne suis pas malade, je sens que tout me fatigue. Je ne puis plus lire, je ne puis plus écrire, j'y vois peu, j'entends moins, et ce qui m'afflige le plus — les jambes ne me soutiennent plus. Je ne vis pas, je végète, qu'est-ce que j'ai encore à faire dans ce monde ? »

Toutes les villes ont mis leurs drapeaux en berne.

Les écoles resteront fermées jusqu'après les funérailles qui auront lieu mercredi ou jeudi. Les théâtres sont fermés partout.

Le Roi sera représenté par le prince royal aux obsèques auxquelles le ministre de l'Instruction publique assistera également.

On assure que le gouvernement pré-